

La Vie est un film

Maité Carranza

Traduction Anne Cohen Beucher et Laïa de Bolós

Extrait pour l'IRL © Alice Jeunesse 2022

<https://www.alice-editions.be/catalogue/la-vie-est-un-film/>

Alice Jeunesse

Collection Deuzio

ISBN 978-2-87426-488-7

Date de parution 28-04-2022

Format 14 x 21 cm

Nombre de pages 112

Prix 13,00 €

LE GRAND JEU DE LA VIE

Olivia considère qu'elle est une fille comme les autres, ni meilleure ni pire que ses copines, ni plus chanceuse ni moins. Elle sait que la vie distribue les cartes au hasard, que chacun doit jouer avec les siennes et qu'il ne sert à rien de tricher, parce que c'est très laid.

Dans le tirage d'Olivia, on trouve : une mère actrice, un père inconnu au bataillon, un petit frère peureux, des grands-parents mystérieux, des voisins tatillons, des amies chipoteuses, une petite école coopérative et un petit appartement orienté plein sud, mignon, situé dans le quartier de l'Eixample, à Barcelone.

Probablement que si Olivia avait eu son mot à dire dans cette présentation, elle aurait souhaité ajouter en-

core beaucoup d'autres choses qui lui auraient semblé indispensables. Par exemple, la collection de pierres volcaniques qu'elle avait entamée après son ascension du Teide, ou le vélo bleu sur lequel elle avait appris à pédaler et qu'elle avait offert à Tim, ou encore la bibliothèque de livres d'aventures qu'elle avait héritée de son grand-père maternel et qui l'avait accompagnée depuis sa plus tendre enfance... Tant de choses qu'elle pensait conserver pour toujours. Mais ça, c'était avant que cette histoire commence.

Maintenant, Olivia n'accorde plus autant d'importance à ces broutilles. Maintenant, elle sait que, souvent, les souvenirs tiennent dans une poche, et que les objets comme les mots sont emportés par le vent, et que tout ce que les gens normaux pensent immuable ne l'est pas forcément.

La vie est un puits de surprises et, d'un jour à l'autre, il est possible que des choses qu'on croyait bien solides et qui tenaient debout, comme la tour Eiffel à Paris, l'Empire State Building à New York ou l'hôtel Arts à Barcelone, s'effondrent soudain, réduites en mille morceaux.

Olivia a découvert que les tremblements de terre ne se produisaient pas uniquement dans les villes, les montagnes ou les vallées et ne faisaient pas forcément la une des journaux télévisés de la mi-journée. Non ! Elle sait désormais qu'il y existe aussi des séismes personnels qui

affectent de nombreuses familles, mais ils restent enfouis dans les foyers et on n'en est jamais informés. Clairement, ce sont des nouvelles qui n'intéressent personne.

Olivia sait que, même un bon jour, tout peut basculer. Il n'y a pas d'avertissement inscrit dans le ciel du genre : ATTENTION, SOYEZ PRUDENT OU ÇA VA MAL SE TERMINER ! Les pompiers ne débarquent pas avec leur sirène à fond les ballons pour venir à la rescousse des sinistrés. Comme il n'y a pas non plus une queue interminable de gens disposés à donner leur sang pour les victimes.

Mais ce jour-là, si spécial, si bien caché au milieu des autres, les choses changent de place, de nom, de valeur et tout à coup, la terre se dérobe sous nos pieds, et le monde que l'on avait connu jusqu'alors disparaît en quelques secondes.

Vous imaginez un peu ?

Olivia, qui l'a vécu, ne se l'imaginait pas du tout.

PREMIÈRE PARTIE



1

LE COURANT

Cette après-midi-là, le courant de l'appartement a sauté. Je naviguais sur Wikipedia et je consultais des sites web pour recueillir des informations sur l'Australie pour mon exposé du lendemain en sciences. J'avais presque fini quand, tout à coup, plaf !, l'écran est devenu entièrement noir.

Je n'avais pas sauvegardé. J'ai tout perdu, bien entendu. Par tout, j'entends deux heures de travail, au bas mot. J'étais contente parce que j'avais trouvé et écrit un paquet de trucs sur les aborigènes d'Australie qui, s'avère-t-il, sont des autochtones qui vivent sur ce continent depuis plus de 40 000 ans. J'avais aussi découvert que les premiers Européens qui s'y étaient rendus étaient des

Anglais qui se servaient de l'île comme d'une prison où ils envoyaient bien loin leurs criminels, et aussi que le nom d'Australie vient de « austral », qui signifie « du sud ».

Je me suis fâchée tout rouge.

— Maman ! Le courant ! ai-je crié.

Je me suis dit que peut-être que maman était en train de repasser et qu'elle avait oublié que la machine à laver était en route. Parfois, quand deux ou trois appareils fonctionnent en même temps, les plombs sautent. Maman raconte que c'est à cause du nombre de kilowatts et qu'on ne peut pas consommer autant d'électricité à la fois, et c'est pour ça qu'elle nous gronde Tim et moi quand on laisse l'ordinateur ou la télé allumés, et qu'elle nous fait aussi éteindre toutes les lumières quand on sort de la maison. Ces derniers temps, elle est de très mauvaise humeur.

— Maman, j'ai peur ! a hurlé Tim depuis le salon.

Tim est un trouillard. Il est arrivé à tâtons dans ma chambre. Je l'ai laissé s'installer sur mon lit mais, comme je ne voulais pas qu'il le salisse, je lui ai fait retirer ses chaussures. Il n'a pas bronché. Le pauvre était en train de regarder un dessin animé à la télé qui pour une fois fonctionnait correctement. Il a été coupé en plein milieu, alors il était tout déçu.

— Pouah ! Ça pue ! me suis-je exclamée sans pouvoir me retenir.

Comment est-il possible que les pieds d'un gamin de sept ans sentent le camembert trop fait ?

Tim ne s'est pas défendu, il ne m'a pas traitée d'abrutie et il n'a pas frotté ses fromages puants sur mon visage pour me faire enrager comme d'habitude. Il est resté muet comme une carpe. Je n'ai rien ajouté.

Tout était sombre et silencieux, étrangement vide.angoissant. Le temps s'est étiré pendant quelques instants, on aurait dit qu'il se déroulait comme dans un film au ralenti. Un monde sans électricité prend une dimension différente, on dirait un trou noir qui aspire vers l'inconnu.

— Maaaaannn ! avons-nous crié en chœur, un peu effrayés, vu que le courant ne semblait pas vouloir revenir par magie, comme les autres fois.

Mais nos cris n'ont pas eu l'effet escompté. Aucune ampoule ne s'est allumée, aucun biiiip n'a retenti, rien n'est revenu à la normale. Et maman ne nous a même pas répondu.

Au bout de quelque temps, nous avons entendu le bruit de ses pas – froufrou – dans le couloir. Maman approchait avec deux bougies, une dans chaque main, tout doucement, pour éviter que la flamme lui crame les cheveux ou que la cire coule sur le sol. Son ombre était haute et sinueuse, comme celle d'un serpent, et elle ondulait de haut en bas sur le mur. On aurait dit un

fantôme. Tim m'a attrapé la main et l'a serrée très fort, puis il a poussé une exclamation de petit animal effrayé.

— Maman ? a-t-il demandé d'un ton dubitatif.

Comme s'il ne croyait pas que c'était elle, comme s'il n'en était pas sûr.

Peut-être qu'il n'avait pas tort, parce que maman, à la lueur des bougies, semblait plus maigre et plus pâle que jamais.

— Qui crois-tu que ce soit ? a répondu la voix de maman en déposant une bougie sur mon bureau.

— J'ai cru que tu étais un fantôme, a osé dire Tim.

Mon frère a seulement sept ans et il dit les choses comme elles lui viennent.

— C'est quoi, le problème ? ai-je demandé, intriguée.

— Une panne. Ils ne savent pas quand ils pourront réparer.

— Dans tout l'immeuble ?

— Non, a priori c'est juste chez nous.

Le monde m'est tombé sur la tête.

— Et mon travail ? Je dois le présenter demain ! Nuria et Beth seront furieuses contre moi.

Je me suis représenté leurs têtes quand je leur dirai que je me suis retrouvée sans courant juste avant d'imprimer mes recherches, que je n'avais pas sauvegardées et dont je n'avais pas non plus fait de copie sur une pauvre clef USB.

Maman ne m'a pas répondu. Elle n'a pas su quoi me dire. Forcément, ce n'est pas elle qui va devoir aller à l'école demain et se retrouver face au prof. Pour elle, c'est facile.

— Si demain on n'a toujours pas de courant, tu peux aller travailler à la bibliothèque, m'a-t-elle suggéré dans un filet de voix, après un temps qui m'a semblé durer une éternité.

Là, j'étais carrément énervée.

— Comment ça, demain ? Tu veux dire que cette histoire ne sera pas encore réglée ?

— Je n'en sais rien, Olivia, je n'en sais rien, a-t-elle répondu d'une voix préoccupée.

Puis, elle a fait volte-face, éclairant son chemin avec l'autre bougie.

— Mais, mais... ai-je dit irritée et agacée avant de me mettre à crier : j'ai besoin de charger mon portable, je dois regarder ma série sur les robots et j'ai besoin que mon tee-shirt vert soit repassé pour demain et...

— Moi aussi j'ai besoin de plein de choses, et je ne les ai pas ! a rétorqué maman sur un ton qui ne tolérait plus de contestation.

Les mères ont ce don d'étouffer dans l'œuf toute velléité de révolte. Si tu dis que tu veux une chose, elles te répliquent qu'elles en voudraient deux.

Pourtant, ce n'est pas vrai.

C'est pas elle qui est assise à côté de Blanca et qui la voit froncer le nez quand elle trouve que ton sweat pue. C'est pas elle qui a des cheveux crépus comme les miens qui, si tu les lisses pas, on dirait qu'une bombe à neutrons t'est tombée sur la tête. C'est pas elle qui est dans dix groupes WhatsApp qui commentent la série du soir et des photos sur Instagram. Elle n'est pas moi et, par conséquent, ses problèmes ne sont pas les miens. Les siens sont infiniment plus simples.

— Comment va faire Maman pour allumer le micro-ondes ? a demandé Tim, très rationnel.

Même s'il n'est pas grand, parfois il cogite correctement, et là, il a tout à fait raison. D'autant que maman ne cuisine pas, elle sort les plats du congélateur et les met directement dans le micro-ondes.

Que va-t-on manger pour le dîner alors ? Et comment va-t-on laver nos vêtements si on ne peut pas utiliser la machine ? Et comment vais-je me sécher les cheveux sans sèche-cheveux ? Et comment allons-nous repasser ? Et pour charger mon téléphone portable ? Et mon ordinateur ?

— Pauvre Maman, elle est toute seule dans la cuisine et il fait tout noir, a pleurniché Tim.

C'est peut-être un enfant compatissant, mais il est mort de trouille et bien incapable d'aller lui tenir compagnie.

— Je m'en fiche complètement, ai-je répondu, très en colère.

Je ne disais pas ça en l'air. Les adultes sont des adultes parce qu'ils ont déjà beaucoup vécu et savent ce qu'il faut faire. Ma mère peut décider, agir, choisir à sa guise et faire ce qu'elle veut de sa vie. Si les choses tournent mal, elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même.

Moi en revanche, je suis une élève en dernière année de primaire. Je n'ai que douze ans, je ne peux pas voter, ni m'acheter un chien, ni voyager seule en avion. Je ne peux pas faire grand-chose, j'ai même pas les clefs de la maison.

C'est sa faute, un point c'est tout.
